





Page précédente et ci-dessus :  
**Effilochages 12**. 2010 (détail)

# RAPHAËLLE PIA DANS LES MARÉES DU TEMPS

11 avril au 14 septembre 2015

Musée  
Berck-sur-mer  
OPALE-SUD



Commissariat de l'exposition :

Raphaëlle Pia, Georges Dilly

Crédits photos :

Musée d'Opale-Sud

Impression :

Pierre Trollé Imprimerie. Buire-le-Sec. 03 21 84 46 60

**MUSÉE**  
Berck-sur-mer

OPALE-SUD

60, rue de l'Impératrice

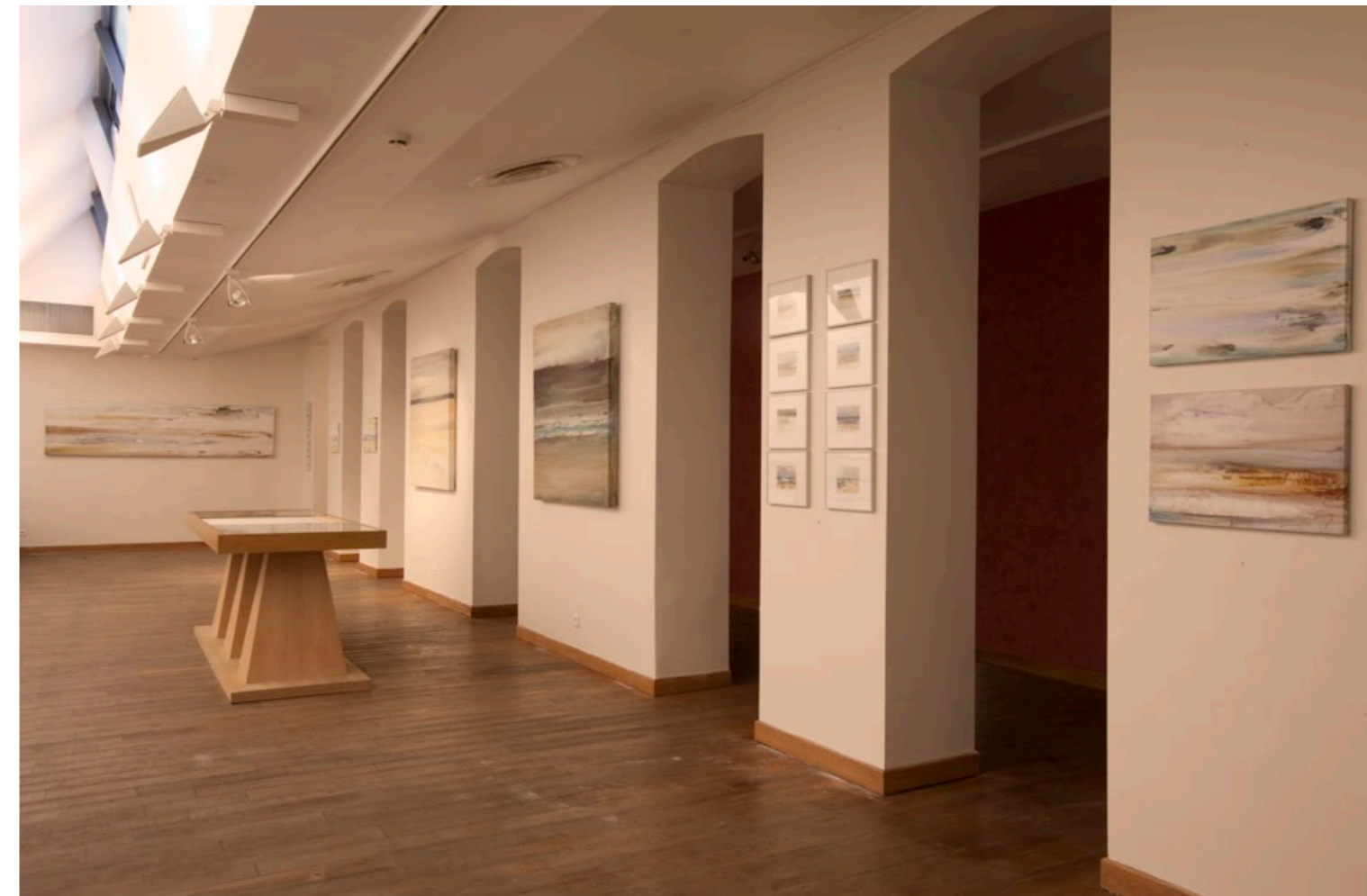
62600 Berck-sur-Mer.

Téléphone : 03 21 84 07 80

Télécopie : 03 21 84 96 29

E-mail : [accueil.musee@opale-sud.com](mailto:accueil.musee@opale-sud.com)

**Ce catalogue a été édité  
à l'occasion de l'exposition  
Raphaëlle Pia organisée  
par le musée d'Opale-Sud (Berck-sur-Mer)  
du 11 avril au 14 septembre 2015**



➤ Entre espace et temps, les peintres jouent depuis longtemps les équilibristes et explorent des voies où l'immuable le dispute au fugace. Vecteur de continuité par essence, le musée, et a fortiori celui-ci où la mer, si proche, a pris ses quartiers, a naturellement vocation d'en dérouler le fil. Institution où le principe de développement culturel durable prime, théoriquement, sur l'évènementiel médiatique forcené cher à bon nombre de «décideurs» auquel il assure à bon compte l'apparence d'une démarche, le musée se doit de mettre son identité, telle que ses collections l'ont construite, au cœur de sa projection dans le présent et de sa nécessaire ouverture sur la création actuelle. Cela peut lui valoir un procès en anachronisme, en ringardité, lorsque par souci de cohérence, il se refuse à des "confrontations" dont l'objet se limite trop souvent à l'effet d'annonce et à l'association maquillée d'une carpe et d'un lapin propre à satisfaire les médias.

Dans la lignée des expositions temporaires proposées depuis 2002, c'est donc avec une gourmandise réelle que le musée d'Opale-Sud s'abandonne aujourd'hui aux marées de Raphaëlle Pia.

Flux et reflux, permanence et changement, jeux de la mémoire et de l'instant, mouvements de la vague qui tour à tour enfouit puis découvre : il serait illusoire de prétendre s'en affranchir puisque, caché ou pas par le sable, le galet est bien là. Cette recherche des racines dont Jean-Luc Chalumeau sentait les effets dans les vibrances torrides issues de l'Espagne ancestrale se poursuit ici et la marée qui ramène Raphaëlle Pia à

Berck, port d'échouage d'une mère fuyant la dictature franquiste, joue avec les ressacs du temps et ranime plus qu'elle n'efface. Elle la rapproche aussi des espaces de la baie de Somme qui lui sont familiers et remue des lumières et des teintes qui sont déjà en elles.

Le voyage intime va donc reprendre à la lisière des camaïeux où ciel, mer et sables proposent à l'Authie une frontière incertaine. Entre l'immuable et le fugace, la marée rebat inlassablement les cartes et, comme autrefois Charles Roussel ou Marius Chambon, Raphaëlle Pia chemine aux marges de l'abstraction. D'une baie à l'autre, la matière se dépouille encore pour se réduire à un souffle coloré. Des nuances, une pulsation, une musique qui se modifient sans cesse au gré des caprices du vent et de nos émotions. On pressent qu'au-delà, tout va se confondre, se réunir et, comme en filigrane, des visages transparaissent et des murmures se glissent entre les notes de Ravel et de Debussy.

Amoureux de ces horizons, les peintres de Berck n'en ont jamais exclu les hommes. Dans un procès pervers qui faisait souvent fi de leur sincérité, quelques historiens de l'art les ont rangés au rayon des «pompiers», témoins prosaïques de la vie quotidienne de populations autochtones réduites aux acquêts du «pittoresque». Il y a pourtant des choses qui aujourd'hui laissent rêveur. Pensez que les pêcheurs de Berck ou d'Étaples connaissaient "leurs" peintres, qu'ils s'en revendiquaient fièrement et entretenaient avec certains des relations bien

au-delà du rapport modèle – artiste. Inscrit maritime, "Monsieur Jan" Lavezzari partageait avec eux en mer le travail des marées. Francis Tattegrain pouvait peindre avec d'autant plus de pertinence la remontée des cordes sous l'œil de Bouville, dit «le prince de Joinville», qu'il y avait participé. De ce rapport intime et respectueux est née une collection unique dans les musées français, celle des portraits des pensionnaires de l'Asile Maritime de Berck entamée en 1891 par Francis Tattegrain – fondateur de cet établissement "d'initiative privée et de charité publique" – et poursuivie après sa mort par son élève et ami Charles Roussel. Elle induit un rapport très particulier entre le musée et la population locale, affaire de racines une fois encore ! Cette découverte a fait naître chez Raphaëlle Pia une envie imprévue que la passion de Marie-France Buzelin, généalogiste obsessionnelle, a permis de satisfaire. Certains, qui parfois ignoraient même l'existence d'un portrait de leur ascendant, sont venus poser au musée pour renouer, le temps d'une galerie éphémère, le lien initié par Francis Tattegrain.

Les marées du temps jouent avec le rivage et avec les hommes dans la palette lumineuse de Raphaëlle Pia.

**Georges Dilly**

*Conservateur du musée d'Opale-Sud - Musée de France*



**De Charles Roussel à Raphaëlle Pia**





Marée 7 - 2014



## ➤ “Dans les marées du temps”

Il n’y a pas si longtemps que j’ai découvert avec mes pinceaux, les mers du nord de la France. D’abord la Baie de Somme où la marée basse laisse un filet d’eau sinuant au milieu d’un immense désert de sable. Les nuages y projettent, de loin en loin, des taches d’ombre mobiles, alternant avec une lumière éblouissante. Le ciel, également mouvant, se reflète partout, dans les flaques éparses.

Plus tard à Berck, et de là en Baie d’Authie, se sont ajoutées l’immensité de la plage, la force des vagues et leur incessante musique. J’ai essayé d’observer ces parcours linéaires, frontaux, insaisissables. Il y a eu aussi, les promenades des gens, leurs passages, leur jeux, bains de mer et de soleil et, en avril, les cerfs-volants qui éclaboussent le ciel. Autant de notes aquarellées dans mes carnets, pour les œuvres sur soies.

On pourrait attribuer à mon travail le terme de “clepsydre” (voleuse d’eau, ancienne horloge)\*. Ma façon de peindre demande beaucoup d’eau. Sur la soie ou la rayonne fixée sur châssis, la couleur glisse verticalement et laisse une empreinte puis se répand au sol. Beaucoup d’eau passe ainsi sur le support, pour révéler, après séchage, la mer mouvante. Il y a peu de gestes, le délit se commet vite. Le deuxième sens “horloge ancienne” parle du temps.

Celui qui passe ne peut se dissocier du temps qu’il fait. Le déroulement des jours renvoie à la succession des générations évoquées par les “portraits des descendants”. L’horloge égrène l’infini des étendues autant que celui des passages. Peindre fixe les marées, les visages, les moments de vie.

Les peintures sur soie offrent à voir une image par-dessus une autre, exactement comme le fait la mémoire. Ce dont on se souvient prend forme, sur fond de ce qui est là. J’ai fixé “de mémoire”, une image sur le support. Nous en voyons une autre à l’intérieur qui prolonge l’alentour par transparence, ici et maintenant. Ainsi, le spectacle final diffère et enrichit ce qui a été peint. Mon travail consiste à trouver d’autres supports et outils, en dialectique avec mon sentiment des choses vues. Le projet d’exposer au musée Opale-Sud de Berck m’a poussée vers un développement inattendu, confrontation avec le portrait d’un côté et de l’autre, la soie comme nouveau support. Explorer de nouveaux continents est à la source de mon plaisir de peindre.

*\* Le premier sens est étymologique d’après le Petit Robert*

**Raphaëlle PIA,**  
janvier 2015





Marée 1 - 2014



Marée 5 - 2014





Marée 4 - 2014



### **Raphaëlle Pia**

#### *La soie et les marées*

Les premières fois ont de l'importance, chacun sait. Dans le domaine des rencontres artistiques pas moins qu'ailleurs.

Je me souviens de ma première gourmandise de poème, de mon premier chavirage musical ; je me souviens, la première fois, les peintures de Raphaëlle Pia. En bord de Seine, La Bonne Heure, les eaux salées de la baie de Somme ruisselant sur les toiles – il y avait d'ailleurs aux murs quelques Rives et Effilochages retrouvés ici, compagnons d'avancée d'une peinture qui se déploie, vagabonde, d'inventions en surprises. "Les pigments comme le sel cristallisé dans le creux du sable, là où les pas ont passé, à la lisière de la marée quand elle s'évapore sous la lumière. C'est une drôle de peinture du presque rien, le velouté d'une matière absente."

Assis sous le grand Sables 3, des étudiants américains discutaient d'amour et d'avenir, rarement peinture n'avait autant palpité.

Les fois suivantes aussi, sinon il n'y a ni mémoire, ni retrouvailles.

Il pleuvait donc sur Lisbonne comme il sait pleuvoir en front de mer : atlantiquement. Un bâtiment discret au-delà d'un parc, la fondation Arpad Szenes-Vieira da Silva, le travail d'un couple de peintres qui avançaient ensemble, disposé sur les trois niveaux d'une ancienne manufacture de soie – ça ne s'invente pas ! Tout en haut, une grande salle avec ses dernières œuvres à lui : c'était comme dans la chanson, j'avais voulu voir Vieira et je voyais Szenes ! De grands paysages côtiers, marins, désertiques où je retrouvais certaines fraternités d'espace et de couleur : je regardais Szenes et j'entendais Pia...

Arpad Szenes, on en a parlé, plus tard, dans l'atelier parisien où Raphaëlle Pia travaille, à une ombre à peine des fantômes du Père-Lachaise. De Szenes et d'autres – Pollock, Rothko, Zao, Soulages – tant il est vrai qu'un artiste quel qu'il soit n'est pas un rocher perdu mais un fragment d'archipel.

Parlé de la modernité et de la tradition, d'une histoire qui se défait et d'une peinture en train de se faire, des premier, deuxième et de tous les autres degrés qui mesurent, dans l'art d'aujourd'hui, la dilution

du sensible dans l'esprit de dérision. D'un travail en cours surtout, d'une exposition à venir qui ne portait pas encore de nom, ce qui n'empêchait pas, au gré des tissus flottants suspendus, de sentir le temps construire la peinture et d'en voir monter les marées ; les effets dans le ciel, les marques inscrites, les traces demeurées. La couleur y était une teinte prise dans la trame du tissage, une alluvion de pigment, une allusion. Rompue, comme toute couleur de nature lorsqu'on n'a pas choisi d'exprimer sa furie de fauve. La couleur, celle qui éclabousse comme celle qui s'infiltré, Raphaëlle Pia connaît, elle en parle avec ses roses immenses et les lions affrontés des chapiteaux romans.

Ici, c'est autre chose. Une route de la soie qui passerait par la maison des marées...

### *La route de la soie*

Peinture sur soie... L'expression vous a tout de suite des préjugés de kermesse. La peinture sur soie et sur rayonne de Raphaëlle Pia est un renversement de l'idée reçue, la conversion radicale du kitch de paréo.

Il y a toujours eu chez elle, comme chez beaucoup qu'elle admire, le renouvellement de la peinture par l'exploration d'autres surfaces et l'exploitation d'outils inusités. Par quel chemin en est-elle arrivée là, se demande-t-on ?

On pourrait essayer le symbolique, dire le lisse du tissage comme le lisse du sable tendu sous la vague qui se retire, les chemins du voyage réinventés, pourquoi pas la poésie d'Extrême-Orient... On ferait mieux d'être pragmatique : la soie, Raphaëlle Pia l'a choisie comme le support le plus léger qui soit, pour servir l'accrochage qu'elle avait en tête. Que la disposition des choses ait changé depuis n'est qu'un éclat de rire du destin ; il nous reste la manifestation heureuse de la contrainte créative.

Parce qu'avec la soie, on découvre la transparence. Regarder ici aujourd'hui ces peintures, c'est bénéficier du double privilège de Janus : face, le devant, le spectacle qu'on nous offre ; pile, le revers, l'autre côté des choses où rien n'est vraiment comme on s'y attend. Explorer les traces du travail dans la transparence, c'est jouer avec Alice de l'autre côté du

miroir. Les clartés éclatantes, peintes plus épaisses, deviennent des pénombres grises ; les terres denses premières coulées profitent de la lumière traversante et sont comme illuminées de l'intérieur. En contre-jour, le temps se retourne, c'est la renverse des marées : on ne regarde pas seulement une toile, mais son élaboration, des premiers lavis aux derniers rehauts, comme racontée à l'envers. Une fois les soies accrochées, translucides, c'est soudain l'espace qui se propage. Il y a l'image peinte, mémoire d'un lieu, d'un moment, ailleurs – et tout ce qu'il y a autour, à travers, ici, les murs, les fenêtres, les gens, le murmure aussi qui n'est pas celui des marées mais qui vient à se brouiller avec lui.

Toute peinture accrochée n'est-elle d'ailleurs pas aussi cela : la matérialisation des circuits de la mémoire.

### *Dans la maison des marées*

Les toiles de la baie de Somme, c'était l'étale, la contemplation du ciel Narcisse au miroir des bassins, la poussière de sel au rebord de la flaque. Quelque chose comme un gros plan sur ce qui reste, après ;

après que la mer s'est retirée, après que le vent est tombé, après que le nuage a levé le mystère. Après – ou avant : sédimentation ou frémissement, les yeux à ras de sablon.

En baie d'Authie, c'est la marée qui a le dernier mot – et le premier murmure aussi.

Tout commence sur le vif, sur le motif comme disaient ceux d'autrefois, avec une aquarelle jetée sur le papier le front dans le vent. Plages à coquillages, oiseaux, estivants, pêcheurs : ce pourrait être seulement pittoresque, et pourtant, dès les premières gouttes, le coup de pinceau est vif, il rythme déjà des lignes, des points, des griffes, des franges et des piqûres. Trempé dans le réel – couleurs qui s'enfuient, lumières qui surprennent – il éclabousse déjà le travail de l'atelier ; saisissant l'esprit du lieu – les odeurs d'iode et de varech, le fouet des sables et l'énergie des rouleaux – il est déjà l'ustensile de la mémoire à venir dans le studio.

Tout commence donc dehors, mais rien ne s'y achève. Les Marées, Rives et Effilochages de Raphaëlle Pia





Marée 6 - 2014



16



Marée 12 - 2014



17

sont des peintures de nature – là où elle s’empare – et d’atelier – là où elle restitue. Et c’est dans l’atelier, dans la “maison des marées” pour reprendre l’expression du poète Kenneth White, c’est-à-dire l’espace intérieur ouvert, que cela se passe ; que quelque chose s’invente qui figure et ne figure pas, qui regarde sans imiter, qui transmet sans reproduire ; là qu’on entend une pensée s’abstraire du réel pour en exprimer l’essentiel.

Les Marées sur soie regardent haut, respirent fort, embrassent large. Comme une petite usine marémotrice de la peinture et du regard qui turbinerait à grande échelle. Ce n’est pas une question de taille du tableau, mais d’état de la surface, de son inclination – et selon son inclinaison – à laisser faire, laisser aller et ne déposer que peu, ne nous laisser de trace que de l’éphémère, du fluide, de l’esprit. Comme les marées qui viennent et s’en viennent, emportant chaque fois ce qu’elles avaient apporté, pour ne nous laisser à voir que l’écume de l’eau et le cristal du sable. Du presque rien qui nous va bien, de la nuance, de la mémoire d’eau salée, et c’est bien suffisant.

### *La touche invisible*

C’est sans doute ici qu’il faut parler de la « touche », cette trace du pinceau dans la matière qui signe la main du peintre, dont les peintres à lavallière et les collectionneurs à chapeau étaient si friands.

La question de la touche, Raphaëlle Pia se la pose depuis le début ; elle y répond non aussitôt, balayant la coquetterie du pinceau à coup de dripping, d’empreinte ou de lavage à grande eau. En travaillant masquée derrière une touche invisible, elle ouvre l’espace à l’accident, cette étincelle inattendue que l’artiste recherche pour dépasser son savoir-faire. Résonance infinie d’une peinture – mais cela vaut aussi pour la musique – où l’artiste laisse faire le hasard, ou plutôt quand, complice de nos aspirations, il nous donne l’illusion de le laisser faire.

Quand on choisit ainsi cette dimension de la nature, là où nous ne sommes plus l’arrogant, debout devant, qui jauge – encore un peu, le bougre, il s’en croirait l’inventeur ! – mais un élément de celle-ci, qui nous

englobe donc nous dépasse et alors nous élève, la bricole serait une erreur de casting. Comme sur le vernis du sable mouillé des traces de pas qui se marcheraient dessus : une prétention, sinon une faute. Peindre ainsi, se fondre dans le geste initial, choisir le chemin direct entre le monde et nous qui allons le regarder – c’est être à la fois absolument humble et artistiquement ambitieux, c’est forcément renoncer à la touche comme à une mesquinerie de l’ego.

### *Écouter la peinture*

Georges Dilly, le conservateur du musée Opale Sud – encore une maison des marées – entend “les notes de Debussy et de Ravel” dans les peintures qu’il accueille aujourd’hui. Ce doit être le tropisme maritime : le premier achevait la composition de La Mer sur la côte juste en face, et le second s’est essayé à l’aventure transatlantique. Or Debussy et Ravel, ce n’est pas rien pour une peintre habitée de musique. Alors si, justement, à l’écoute de ses Marées du temps, on poussait les correspondances un peu plus loin ?

Vers les Solos pour orchestre de Dusapin ? Au nom de certaines parentés d’écriture, le vocabulaire concentré, l’économie de syntaxe, l’éclat de la phrase. Ça, ce serait la belle aventure contemporaine, ce qu’il faut de novation, sans table rase ni manifeste, et ce qu’il se doit d’union libre avec l’histoire !

Ou bien prendre le large avec Sibelius ? Lui, dans sa Finlande de lacs et de bois, c’était les cygnes et les bernaches ; ici, on serait plutôt dans le sillage des oiseaux de mer, mouettes blanches et cormorans noirs. Pas forcément sa Quatrième symphonie, dont la noirceur caverneuse n’irait pas bien à la côte d’Opale. Disons la Septième, pour la modernité qui n’en fait pas trop, d’un seul mouvement, d’une éclaboussure.

Encore que la noirceur ne soit pas une grossièreté, il faut bien de temps en temps se colleter avec... Une peinture d’eau, de vent et de lumière n’est pas une mignardise. Regardons la laisse de pigment amassé contre quoi la vague déroule du blanc, la pesanteur de nuages noyant l’horizon, les flaques d’encre qui sentent fort quand le soleil les chauffe. Regardons ces peintures comme on devrait regarder les paysages pour ce qu’ils sont, multiples, complexes. Du gris sale

aux bleus opalescents, sans a priori ni états d'âme, avant que les nôtres y vaguent et divaguent et les colorent.

Je me souviens aujourd'hui de la grande Marée 5, vue la première fois accrochée au mur blanc de l'atelier, voisinant avec l'étagère à pigments, on aurait dit une cascade d'arc-en-ciel. Sous les yeux, longtemps, c'est ainsi qu'on devrait toujours regarder la peinture : l'aborder, s'y arrêter, y descendre ou y voler, c'est selon nos penchants ; lâcher petit à petit tout ce qui nous encombre, s'ancrer, s'y abolir ou y danser, c'est encore selon.

Quand elle peint, Raphaëlle Pia gîte en permanence sur la houle du temps. Entre la mémoire de ce qu'elle a vu, entendu, ressenti là-bas, souvenir de l'énergie et de la couleur de ce qui la travaillait au dedans à ce moment-là – et l'architecture de ce qu'elle met en place maintenant sur la surface de sa toile, les rythmes, les masses, les contrastes, ce qu'elle invente ici, avec ce que cela comporte d'emballements, de résistance, de renoncements et d'accidents, qui

travaillent le ventre de la même manière.

Faire une peinture, c'est peut-être naviguer bipolaire entre ces deux moments. La réussir, nous embarquer pour un voyage similaire, nous amener à lire d'amer en amer nos errances intérieures jusqu'à relever le même filet, nous conduire vers des émotions parallèles, entre l'exact maintenant et cet autrefois diffus qu'on a peut-être connu, du moins rêvé. C'est nous emporter sur les marées du temps.

**Didier Lamare**

**Marée 6 - 2014**







Effilochages 3, 6 12 et 24 - 2010



Effilochages 28 - 2011







Effilochages 40, 41, 43 et 44 - 2014



Effilochages 47 - 2014







**Charles Roussel** (1861-1936)  
Etude en baie

---



**Plage animée, Berck - Juin 2014**

---





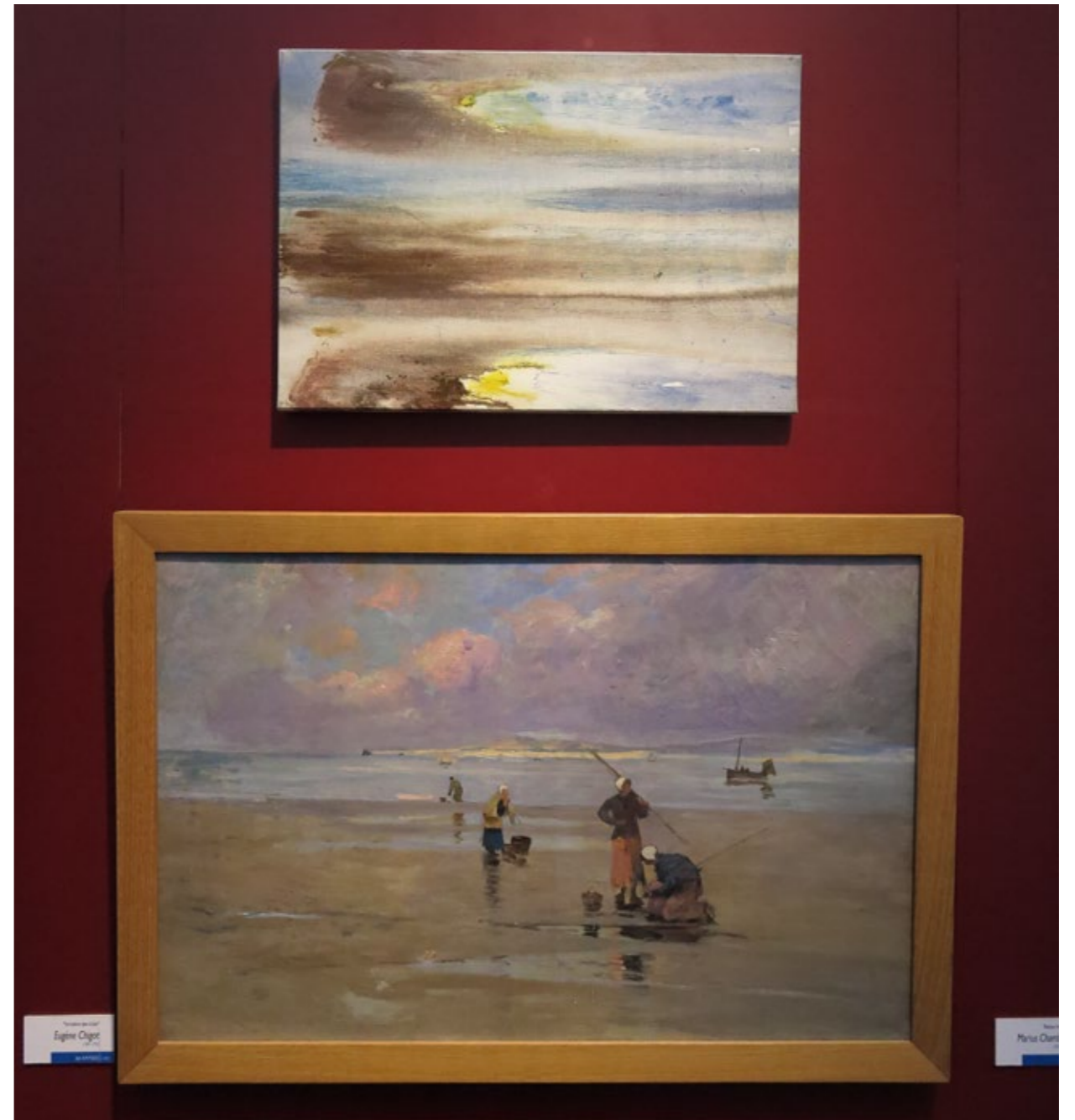
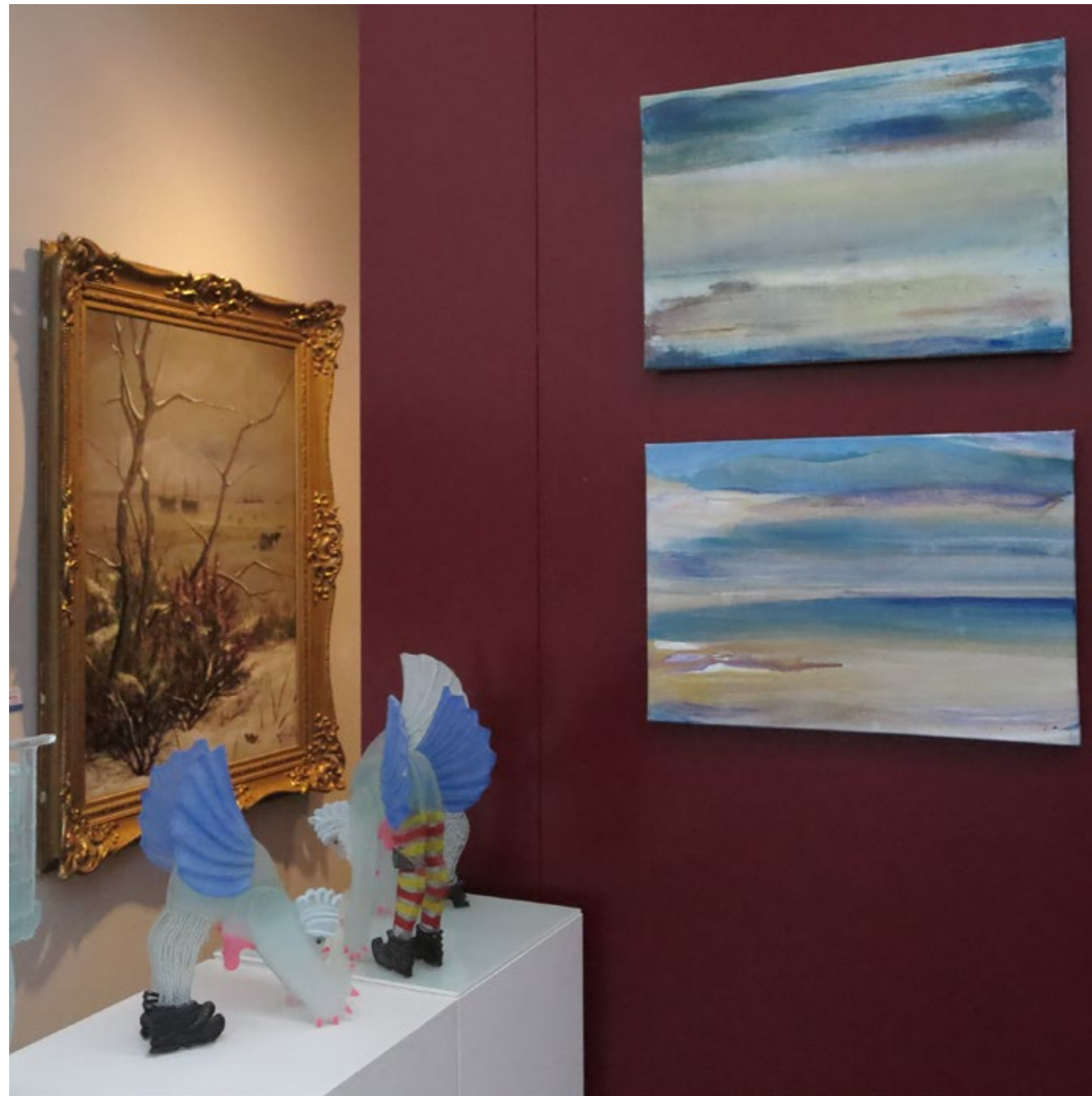


Scènes de plage, Berck - Juin 2014



Char à voile, Berck - Juin 2014









Effilochages 17 - 2011



Baie de Somme - 2010



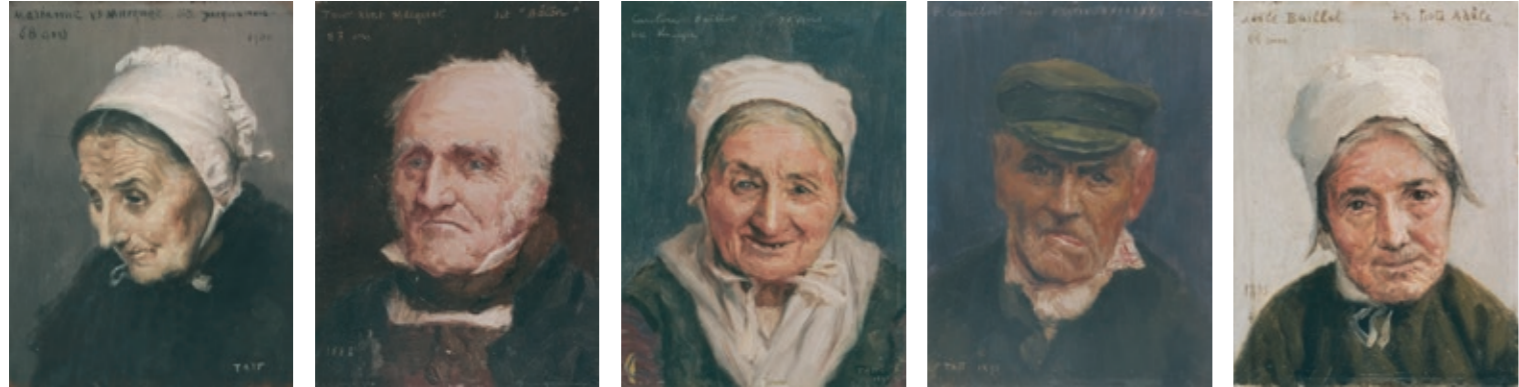
Marée montante, Berck - 2014











**Francis Tattegrain**  
 (1852 - 1915)  
 Portraits  
 des pensionnaires  
 de l'Asile  
 Maritime.







**Lignée Victor Guilbert**



**Lignée Roselle Graveline**



**Lignée Firmin (dit "Tiot Min") et Elisabeth Deparis née Lamart**



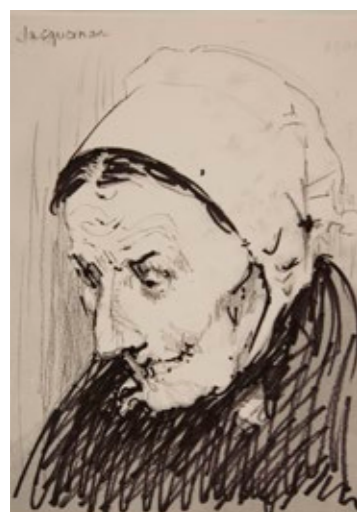
**Lignée Pierre Clerc (dit "Eté")**



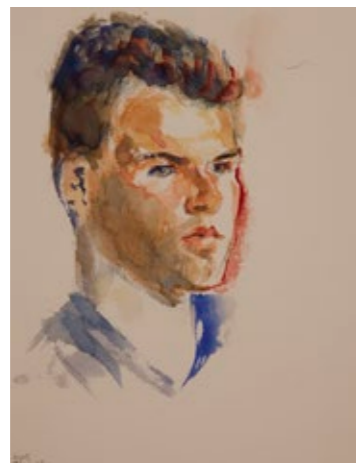
**Lignée Adèle Deguine épouse Baillet (dite "Tiote Adèle")**



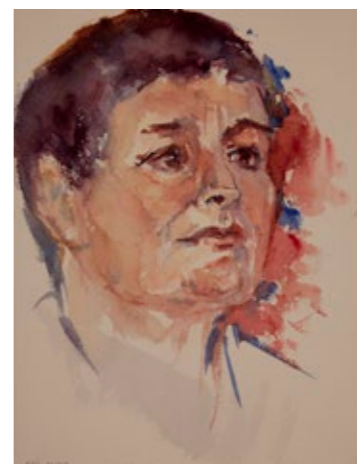




**Lignée Marie Anne Bouville, Veuve Macquet  
(dite "Jacquamon")**



**Lignée Caroline Baillet  
(dite "Vinaigre")**



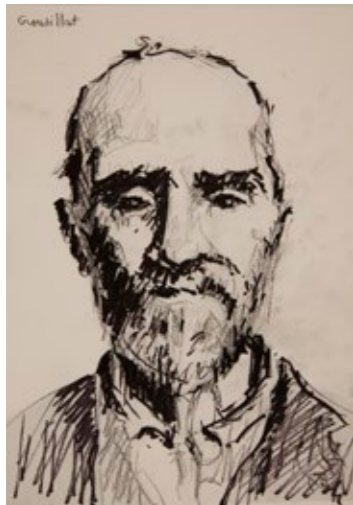




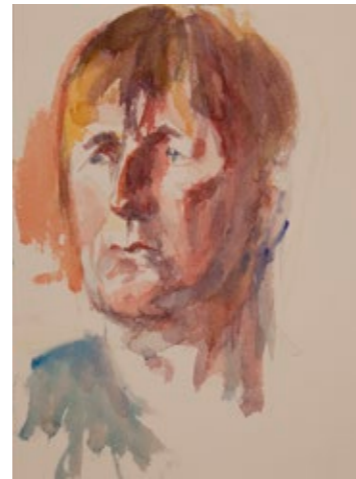
**Lignée Pierre Toussin Macquet  
(dit "Bâton")**



**Lignée Antoine Flohart  
(dit "Mani")**



**Lignée Charles Grouillat**



**Lignée Claude Tissier**

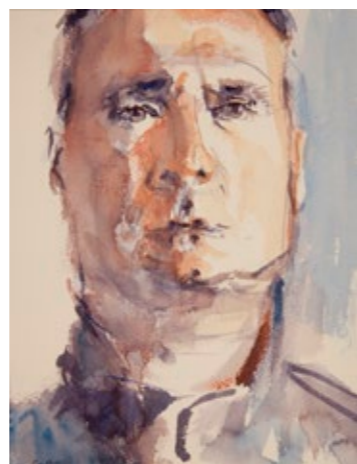






Lignée Joseph Lassalle

---



Lignée Catherine Honvaux, Veuve Nabor

---







## Raphaëlle Pia

Peintre et professeur agrée d'arts plastiques. Débute dans les salons annuels "Jeune Peinture", "Grands et jeunes d'Aujourd'hui", "Mac 2000" entre 1975 et 1985.

### Expositions personnelles récentes

2015

Musée Opale Sud, Berck "Dans les Marées du temps"

Galerie Uni-ver, Paris, "Encres et aquarelles"

2014

Salles Saint-Pierre et la Fabrique, Avallon, "Entrelacs"

2012

Salles Jean Hélicon, Issoire, "Lieux d'ombres, lumières de lieux"

Orangerie, la Mothe Saint Héray, avec Karine Jollet sculpteur, "Textile à l'œuvre"

Gallery of American University, "Sable et lumière" Paris

2011

Chapelle Saint Louis, Bar-le-Duc, "Ne me touchez pas"

Icare, Issy-les-Moulineaux, "La Bonne Heure"

Galerie Elsa Lorente, Vienne, "LA Bonheur"

2010

Galerie Daniel Amourette, Rouen, "Caminatas"

2009

Galerie 6mandel, Paris, "Gestes d'eau"

Centre d'Arts Plastiques, Clamart, "Gestes d'eau"

2008

Chapelle des Pénitents, Chaudes-Aigues

Galerie Uni-ver, Paris, "Rosaces"

Galerie MDV Arras, "La Dame au chapeau"

2007

CiTU, Autun, "Rosaces"

Galerie Elsa Lorente, Vienne

2006

Galerie Elsa Lorente, Vienne

Château de Bosmelet, Normandie

Salle "La Serre" Blois

Groupe d'Art Contemporain, Annonay

GDF, Paris



2005

Galerie Saint-Sauveur, Dinan

Galerie Daniel Amourette, Rouen

La Crypte, Saint Aubin les Elbeuf

2004

Orangerie de Bagatelle, Paris, "Rosaces"

Eglise Sainte Anne, Arles... "Roses et colonnes"...

### Expositions collectives récentes

2014

Cité de la Nature, Arras, "L'Art à la rue"

2013

Mairie du 5<sup>ème</sup>, Paris, "Job et l'espérance"

2009

New Plymouth, New Zealand, "Cities-of-Art exhibition"

Galerie GPPM Roubaix

2008

Rencontre des Arts, Mers sur Indre, "Drapeaux"

les artistes de la Galerie Elsa Lorente, Vienne

2007

Galerie la Cave d'Arts, Louviers, "Autour de Monet"

2005

Musée Hôtel Bertrand, Châteauroux, "Georges Sand"

Galerie AMAC, Chamalières, "Points à la ligne"...

### Textes et articles de

Georges Dilly, Jean-Luc Chalumeau, Fabien Pinaroli, Sabrina Dubbeld, Philippe Lerat, Didier Lamare, Luce Ertolat, Jeanine Rivais, Elisabeth De Franceschi, Béatrice Nodé-Langlois, Itzhak Goldberg, Mercédès Allendesalazar, Béatrice Comte, Pierre Silvain, Alain Gigandet, Joël Gilles, Michel Jollivet.



